

projections

actions cinéma / audiovisuel

n°12

DOSSIER (dé)monter des images



Dans le vif du sujet

Cécile Decugis, monteuse

Les yeux bleus perçants, la démarche décidée, Cécile Decugis parle vite, va droit au but. On comprend vite que les théories, le blabla, ça ne l'intéresse pas. D'ailleurs, elle n'a jamais aimé les études ni le milieu étudiant. Elle se forme avec Victoria Mercanton ("une femme très autoritaire, un tempérament russe"), travaille comme assistante sur *Madame De...* de Max Ophüls. Par l'intermédiaire de Claude de Givray, elle rencontre François Truffaut, monte *Les Mistons*, *À bout de souffle*, puis *Tirez sur le pianiste*. À l'époque,



comme dit Catherine Breillat, pour travailler dans ce milieu, les femmes avaient le choix entre monteuse ou script. Elle a toujours aimé le cinéma, et particulièrement "les gens qui marchent dans la rue". Elle évoque avec enthousiasme ce "côté Louis Lumière" du cinéma : "Quand vous regardez une photo des années 10 ou des années 20, c'est extraordinaire, ça vit." Elle parle d'*Illuminations*, le premier film de Pascale Breton sorti en juin dernier, de Bergman à la Cinémathèque rue Messine, de *La*

Nuit Des Forains, qu'elle a vu à 20 ans à la Pagode. "Un choc !". Cette époque d'intense effervescence, elle la décrit comme une période de travail formidable, d'osmose entre des jeunes gens très libres, remarquablement intelligents. Mais par tous, montrés du doigt dans la rue lorsqu'ils faisaient des descentes en groupe à la Cinémathèque, ils partageaient une manière de voir le cinéma, de penser l'existence. Elle cite Godard : "nos films étaient meilleurs que les autres parce qu'on se parlait tout le temps entre nous". "Oui, c'était formidable", cette vie intense, toujours très exaltée.

Elle n'allait pas sur les plateaux parce que les réalisateurs ont besoin d'un regard neuf. Ils cherchent un autre point de vue, un premier regard spectateur. On s'assoit dans la salle, le soir, on regarde les rushes sans être prévenu. On vous pose des questions un peu naïves, pour voir si vous avez compris ce qui se passe dans le film. Elle décrit le montage comme un travail qui s'organise autour d'une matière, prise au

tournage. Quand cette matière est riche, le montage peut devenir vraiment intéressant. Elle trouve ridicule l'idée que le monteur puisse avoir un rapport possessif au film : "C'est de la mauvaise littérature, c'est du bavardage". Un film n'appartient même plus au réalisateur, c'est un objet... Sur *A bout de souffle*, elle estime n'avoir rien fait. Elle faisait ce que Godard lui disait. Il savait parfaitement ce qu'il voulait. Rohmer aussi, avec qui elle a travaillé pendant plus de dix ans. "Il a une manière de poser le plan, d'en poser un autre, de construire longuement un champ-contrechamp, tout est très pensé et prend forme au montage. Mais je crois qu'il y a les cérébraux et les instinctifs". Truffaut travaillait tout à fait différemment. Il aimait particulièrement le tournage, ce moment de foisonnement, de bouillonnement. Il y dépensait sans doute toute son énergie et arrivait peut-être au montage épuisé. Il demandait à ce que les séquences soient montées, puis il les visionnait. "Il allait une fois en projection et il savait très vite ce qu'il fallait raccourcir, enlever, équilibrer, il avait un grand esprit de synthèse... mais tous les américains montaient comme ça".

Si elle a réalisé trois courts métrages et quelques documentaires filmés en Super 8 et montés bien plus tard, elle travaillait "avec des gens de tellement haut niveau, que je ne pensais pas pouvoir faire le quart de ce qu'ils faisaient. Aujourd'hui, c'est différent. Tout le monde peut avoir une caméra, on tourne en numérique, il n'y a pas d'obstructions, ni psychologiques, ni financières. Mais je considère toujours qu'on ne fait pas un film comme ça". Pour ses derniers films, de jeunes monteuses l'ont aidé à manipuler le numérique. Elle ne sait pas s'en servir. Mais elle s'étonne de rencontrer tant de nostalgie pour la pellicule chez ces jeunes gens qui ne l'ont pas vraiment manipulée. Ce qu'elle trouve embêtant avec le numérique, c'est que les monteurs travaillent seuls. Elle trouve cela un peu angoissant. Eux travaillaient "à trois, avec une assistante et une stagiaire. Cela donnait du punch, on se demandait si ça fonctionne, si ça marche". Quant à la disparition des projections en 35mm, comme disait Jean Renoir, "que l'écran soit carré, rectangulaire ou rond, un bon film reste un bon film".

ANNE FEUILLÈRE